



### **Premier Chapitre**

Auteur : **Anne Perry**

Titre : **Avant la tourmente**

ISBN : **2-264-03872-1**

N°**3761**

Prix : **8,5 €**

**Dans sa nouvelle série, Anne Perry nous dévoile le destin d'une famille en Angleterre, pendant la première guerre mondiale.**

---

## CHAPITRE PREMIER

C'était un magnifique après-midi de la fin juin, une journée idéale pour le cricket. Le soleil irradiait dans un ciel sans nuages et la brise soulevait à peine les jupes claires et fuselées des femmes, ombrelles à la main, sur la pelouse de Fenner's Field. En pantalons de flanelle blanche, les hommes étaient détendus et souriants.

L'équipe de St. John the Baptist était à la batte. Le lanceur de Gonville et Caius se tourna, balle en main, et courut vers la ligne du batteur. La balle s'envola et Elwyn Allard la frappa d'un coup sec et franc, l'envoyant assez loin pour marquer aisément quatre points.

Joseph Reavley se joignit aux applaudissements. Elwyn comptait parmi ses étudiants et maniait sans doute mieux la batte que la plume. Il était moins doué pour les études que son frère Sebastian, mais son caractère inspirait facilement la sympathie et il possédait un sens aigu de l'honneur.

St. John avait encore quatre batteurs en jeu, des jeunes étudiants de Cambridge venus de toute l'Angleterre et demeurant à l'université pendant les longues vacances d'été.

Elwyn marqua modestement deux points. La chaleur était brassée par une légère brise soufflant sur les plaines marécageuses plantées de digues, s'étirant sous le ciel immense vers l'est et la mer. C'était une terre ancienne et paisible, sillonnée de canaux secrets, avec des églises saxonnes ponctuant chaque village. Huit siècles et demi plus tôt, elle constituait le dernier bastion de résistance contre l'invasion normande.

Sur le terrain, un des garçons manqua une balle. Les spectateurs retinrent leur souffle. La rencontre sportive était décisive. À cause d'une faute pareille, un

© 2003, Anne Perry.

© 2005, Paris, Editions 10/18, Département d'Univers Poche  
tous droits de reproduction, traduction, adaptation même partielle,  
réservés pour tous pays.

match pouvait se perdre et ils devraient bientôt rejouer contre Oxford. Une défaite serait catastrophique.

Derrière eux, en ville, l'horloge de la tour nord de Trinity sonna trois heures. Joseph se dit qu'il semblait incongru de songer au temps qui passe par un après-midi aussi éthéré. À quelques pas de lui, Harry Beecher croisa son regard et sourit. Beecher avait lui aussi étudié autrefois à Trinity, et l'on avait coutume de plaisanter depuis toujours en disant que l'horloge sonnait une fois pour son propre collègue et une fois pour St. John.

Une ovation s'éleva comme la balle était mise hors jeu, et Elwyn fut éliminé avec le score respectable de quatre-vingt-trois points. Il quitta le terrain en remerciant la foule d'un petit signe de la main, puis Lucian Foubister le remplaça sur la ligne du batteur ; il était un peu trop osseux et maladroit, mais Joseph savait que le jeune homme se montrait plus tenace qu'on le croyait et témoignait de fulgurances extraordinaires.

La partie reprit avec un coup frappé et les acclamations fusèrent sous le ciel bleu éclatant.

Perdu dans ses pensées, Aidan Thyer, le directeur de St. John, se tenait immobile à quelques mètres de Joseph, ses cheveux de lin miroitant sous le soleil. Debout à ses côtés, sa femme Connie lui lança un regard et eut un léger haussement d'épaules. Elle portait une toilette en broderie anglaise qui s'évasait sous les hanches, tandis que la longue jupe à la mode atteignait le sol. Elle possédait l'élégance toute féminine d'une brassée de fleurs fraîches, quand bien même l'Angleterre n'avait pas connu semblable chaleur depuis des années.

À l'extrémité du terrain, Foubister frappa la balle avec gaucherie et l'envoya jusqu'aux limites. Le coup fut salué par des cris de joie et tout le monde applaudit.

Joseph sentit qu'on s'agitait dans son dos et se tourna à demi, s'attendant à voir quelque notable venu annoncer la distribution des limonades et des sandwiches. Mais c'était son propre frère, Matthew, qui se dirigeait vers lui, épaules tendues, d'une démarche sans grâce. Il arborait un complet de ville gris clair, comme s'il arrivait à l'instant de Londres.

Joseph s'avança sur la pelouse avec un sursaut d'anxiété. Pourquoi son frère venait-il ici, à Cambridge, interrompre un match du dimanche après-midi ?

– Matthew ! Que se passe-t-il ? dit-il en le rejoignant.

Son frère s'arrêta. Il avait le visage si pâle qu'on l'eût cru exsangue. Jgé de vingt-huit ans, il était son cadet de sept ans, il avait les épaules plus larges et des cheveux blonds, alors que Joseph était brun. Il se ressaisit avec difficulté et déglutit avant de recouvrer la voix :

– C'est...

Il s'éclaircit la gorge. Une sorte de désespoir se lisait dans son regard.

– Il s'agit de père et mère, articula-t-il d'une voix rauque. Ils ont eu un accident.

Joseph refusa de saisir les propos.

– Un accident ?

Matthew hocha la tête, contrôlant avec peine sa respiration saccadée.

– En automobile. Ils sont tous les deux... morts.

Pendant quelques instants, les paroles n'eurent aucune signification pour Joseph. Le visage de son père lui vint aussitôt à l'esprit, émacié et doux, les yeux bleus et francs. Il était impossible qu'il soit décédé.

– La voiture a fait une embardée, expliquait Matthew. Juste avant Hauxton Mill Bridge.

Sa voix paraissait étrange et lointaine.

Derrière Joseph, on jouait toujours au cricket. Il entendit le batteur frapper la balle et une nouvelle salve d'applaudissements.

– Joseph...

Matthew lui avait posé la main sur le bras qu'il serrait fort.

Joseph hocha la tête et tenta de parler, mais il avait comme une boule dans la gorge.

– Je suis désolé, reprit doucement son frère. J'aurais aimé ne pas devoir te l'apprendre ainsi. Je...

– Je t'en prie, Matthew. Je...

Il changea d'idée, en tentant toujours de comprendre ce qu'il se passait.

– La route d'Hauxton ? enchaîna-t-il. Où allaient-ils ?

Matthew resserra son emprise sur le bras de Joseph. Ils firent quelques pas, côte à côte, sur la pelouse baignée de soleil. La chaleur provoquait une curieuse sensation de vertige. Joseph était en sueur bien qu'il se sentît greloter.

Matthew s'arrêta de nouveau.

– Père m'a téléphoné tard hier au soir, répondit-il d'une voix âpre, comme si les mots lui étaient insupportables. On lui avait remis un document concernant un abominable complot, susceptible de bouleverser le monde que nous connaissons... d'anéantir l'Angleterre et tout ce qui nous est cher. À jamais.

Il avait un air de défi, à présent, les muscles du cou et de la mâchoire crispés, comme s'il pouvait à peine se maîtriser.

Joseph eut l'impression que la tête lui tournait. Que devait-il faire ? Les mots n'avaient plus guère de sens. John Reavley avait occupé la fonction de député jusqu'en 1912, deux ans plus tôt. Il avait démissionné pour des raisons connues de lui seul, mais n'avait jamais perdu son intérêt pour la politique, ni son attention pour l'éthique gouvernementale. Peut-être s'était-il senti prêt à consacrer davantage son temps à la lecture, à son amour de la philosophie, à chiner chez les antiquaires et les brocanteurs, en quête d'une bonne affaire. Le plus souvent, il bavardait avec les gens, écoutait les histoires qu'on lui racontait, échangeait des plaisanteries loufoques et complétait sa collection de limericks.

– Un complot pour anéantir le pays et tout ce qui nous est cher ? répéta Joseph, incrédule.

– Non, rectifia Matthew. Un complot qui *pourrait* l'anéantir. Ce n'était pas l'objectif principal, simplement une conséquence.

– Quel complot ? Fomenté par qui ?

La peau de Matthew était si pâle qu'elle en devenait presque grise.

– Je n'en sais rien. Il m'apportait le document... aujourd'hui.

Joseph allait demander pourquoi, puis s'interrompit. La réponse était logique ; deux points au moins coïncidaient. John Reavley avait désiré que Joseph étudiait la médecine et, lorsque son fils aîné avait préféré rejoindre l'Église, John avait alors reporté son ambition sur son fils Matthew. Mais ce dernier avait choisi d'étudier l'histoire contemporaine et les langues ici, à Cambridge, avant d'entrer au Secret Intelligence Service<sup>1</sup>. Si une telle conspiration se préparait, John en avait naturellement informé son fils cadet, et non son aîné.

Joseph déglutit, il avait la gorge serrée.

– Je comprends.

---

<sup>1</sup> Appelé aussi MI-6, le SIS fut créé en 1909, en qualité de section étrangère des services secrets britanniques (Secret Service Bureau). (N.d.T.)

Matthew relâcha légèrement son emprise sur le bras de son frère. Il avait pour sa part déjà eu le temps d'apprivoiser la nouvelle, d'en saisir la réalité. Il dévisageait Joseph avec anxiété, tout en cherchant manifestement des paroles pour l'aider à surmonter son chagrin.

Joseph fit un effort immense.

– Je comprends, répéta-t-il. Nous devons aller les voir. Où... sont-ils ?

– Au poste de police de Great Shelford, répondit son frère. J'ai mon véhicule.

– Judith est-elle au courant ?

Le visage de Matthew se contracta.

– Oui. Ils ne savaient pas où nous trouver, toi ou moi, alors c'est elle qu'ils ont appelée.

C'était logique... évident. Judith, leur plus jeune sœur, habitait encore chez leurs parents. Hannah, qui était née entre Joseph et Matthew, avait épousé un officier de marine et vivait maintenant à Portsmouth. Il était normal que la police ait téléphoné à la maison de Selborne St. Giles. Il songea à ce que devait ressentir Judith, seule au foyer à l'exception des domestiques, et sachant que ni son père ni sa mère ne rentreraient plus, ni ce soir-là ni aucun soir.

Quelqu'un l'arracha subitement à ses pensées. Il ne l'avait pas entendu approcher. Il se tourna ; Harry Beecher, dont le visage d'ordinaire narquois semblait perplexe.

– Est-ce que tout... ? commença-t-il.

Il s'interrompit en voyant le regard de Joseph.

– Est-ce que je peux aider ? dit-il simplement.

Joseph secoua à peine la tête.

– Non... il n'y a rien à faire.

Il s'employa à rassembler ses idées.

– Mes parents ont eu un accident.

Il prit une profonde inspiration et ajouta :

– Ils sont morts.

Comme les mots sonnaient creux et faux ! Ils n'évoquaient toujours rien de tangible.

Beecher en fut atterré.

– Oh, mon Dieu ! Je suis tellement navré !

– Tu veux bien... reprit Joseph.

– Tout de suite, interrompit Beecher. Je vais prévenir les gens. Vas-y.

Il lui effleura doucement le bras.

– Fais-moi savoir si je peux aider en quoi que ce soit.

– Oui, bien entendu. Merci.

Joseph secoua la tête et commença à s'éloigner, tandis que Matthew remerciait Beecher, avant de se tourner pour traverser la grande pelouse. Joseph le suivit sans regarder les joueurs. Voilà quelques instants, ils constituaient la seule réalité et, à présent, il y avait comme un espace impossible à combler entre eux et lui.

Devant le terrain de cricket, la Sunbeam Talbot de Matthew était garée sur Gonville Place. Joseph la contourna et vint s'installer sur le siège du passager. L'automobile faisait face au nord, Matthew avait sûrement cherché Joseph d'abord à St. John, puis avait traversé toute la ville jusqu'au terrain de cricket. Matthew remit le cap vers le sud-ouest, en longeant de nouveau Gonville Place, pour rejoindre enfin Trumpington Road.

Toute parole était inutile à présent ; chacun était isolé dans sa propre douleur et redoutait le moment où ils devraient affronter la preuve physique de la mort. La route familière, sinueuse, était bordée de champs prêts à être moissonnés, étincelant comme de l'or sous le soleil ; les haies et les arbres immobiles évoquaient une sorte de décor peint de l'autre côté d'un mur qui emprisonnait l'esprit. Joseph les percevait comme autant d'images miroitantes et floues.

Matthew conduisait avec concentration, les mains cramponnées au volant, même s'il devait relâcher leur emprise de temps à autre.

Au sud du village, ils tournèrent à gauche en traversant St. Giles, contournèrent le flanc de la colline pour franchir le pont des chemins de fer et entrer dans Great Shelford, puis s'arrêtèrent devant le poste de police. Un sergent à l'air morne les accueillit, le visage las, le corps voûté, comme s'il avait dû se cuirasser pour la tâche.

– J'suis terriblement désolé, m'sieu.

Il les regarda à tour de rôle, en se mordant la lèvre inférieure.

– J'aurais pas d'mandé si j'avais pas été obligé de l'faire.

– Je sais, s'empessa de répondre Joseph.

Il ne souhaitait pas discuter. Il avait besoin d'agir au plus vite tant qu'il conservait encore son sang-froid.

D'un geste discret, Matthew fit signe de poursuivre, et le sergent se tourna pour les mener à la morgue de l'hôpital, située à quelques rues de là. Tout cela était très officiel, une routine que le policier avait dû accomplir des dizaines de fois : une mort subite, les familles sous le choc, égarées, murmurant des paroles polies, cherchant à comprendre ce qui s'était passé, tout en refusant de l'admettre.

Ils quittèrent le soleil pour s'engouffrer dans la pénombre soudaine du bâtiment. Joseph passa devant. On avait ouvert les fenêtres afin de conserver une certaine fraîcheur et rendre l'atmosphère moins oppressante. Les couloirs étaient étroits, sonores, empreints d'une odeur mêlée de pierre et de phénol.

Le sergent ouvrit la porte d'une salle latérale, puis invita Joseph et Matthew à y pénétrer. Deux corps étaient étendus sur des chariots, délicatement recouverts de draps blancs.

Joseph crut que son cœur allait cesser de battre. Dans un instant, tout serait réel, irréversible ; une partie de sa vie s'achèverait. Il s'accrocha à cette seconde d'incrédulité, le dernier, précieux *moment présent*, avant que tout ne change.

L'agent de police regardait Joseph puis Matthew, attendant qu'ils soient prêts.

Matthew hocha la tête.

Le sergent souleva un drap. C'était John Reavley. Le nez aquilin familier paraissait plus gros, car ses joues étaient creusées, de même que ses yeux semblaient enfoncés. La peau de son front était meurtrie, mais quelqu'un avait nettoyé le sang. Les blessures les plus graves devaient se situer sur la poitrine, sans doute causées par le volant. Joseph chassa cette pensée, refusant de la matérialiser dans son esprit. Il souhaitait se rappeler le visage de son père tel qu'il le voyait, comme assoupi après une journée harassante, et pouvant encore s'éveiller et sourire.

– Merci, dit-il à voix haute, surpris par la maîtrise de sa voix.

Le sergent marmonna quelque chose, mais Joseph n'écouta pas. Matthew répondit. Ils s'approchèrent de l'autre corps et le policier, grimaçant de compassion, souleva le drap, d'un seul côté cette fois. C'était Alys Reavley, la joue droite et le

front parfaits, la peau très pâle, mais sans contusion, les sourcils délicatement ourlés. Le côté gauche de son visage restait dissimulé.

Joseph entendit Matthew reprendre brusquement son souffle, et la pièce parut chavirer, comme s'il était ivre. Il se cramponna à son frère, dont il sentit la main se resserrer sur son poignet.

Le sergent recouvrit le visage d'Alys Reavley, commença une phrase puis changea d'avis.

Joseph et Matthew sortirent d'un pas chancelant et traversèrent le corridor pour rejoindre une petite salle isolée. Une femme en uniforme amidonné leur apporta des tasses de thé. Il était trop fort pour Joseph qui crut avoir un haut-le-cœur. Mais, après quelques instants, la chaleur le réconforta et il en but un peu.

– J'suis terriblement désolé, répéta le sergent. Si ça peut vous consoler, ça a dû s'passer très vite.

Il avait l'air misérable, les yeux caves et cernés de rose. En l'observant, Joseph se remémora malgré lui l'époque où il était pasteur, avant la mort d'Eleanor, lorsqu'il devait annoncer aux familles une tragédie et cherchait à les apaiser en s'efforçant d'exprimer une foi en accord avec les circonstances. Les gens se montraient toujours prévenants, tels des étrangers tentant de se rassembler au-dessus d'un abîme de chagrin.

– Que s'est-il passé ? s'enquit-il à voix haute.

– On sait pas encore, m'sieu, répondit l'agent.

Il avait donné son nom, mais Joseph l'avait oublié.

– L'auto a quitté la route, juste avant Hauxton Mill Bridge, poursuivit le sergent. Elle avait l'air de rouler vite, comme qui dirait...

– Ce tronçon est en ligne droite ! l'interrompit Matthew.

– Oui, j'sais bien, m'sieu, approuva le sergent. D'après les traces sur la chaussée, on dirait qu'ça s'est passé tout d'un coup, comme un pneu qu'éclate, voyez ? Difficile de garder le contrôle quand ça arrive. Y s'peut même qu'ce soient les deux pneus du même côté, comme si quelque chose sur la route les avait crevés. Ça peut vous faire décoller, qu'vous soyez bon conducteur ou non.

– La voiture est toujours là-bas ? demanda Matthew.

– Non, m'sieu, dit le policier en secouant la tête. On l'a fait transporter ici. Vous pouvez la voir, si vous voulez, mais si vous préférez pas...

– Qu'en est-il des affaires de mon père ? questionna soudain Matthew. Sa serviette, ce qu'il avait dans les poches ?

Surpris, Joseph le fustigea du regard. La requête était odieuse, comme si ces possessions avaient la moindre importance à présent. Puis il se souvint du document mentionné par son frère. Il regarda le sergent.

– Oui, m'sieu, bien sûr, acquiesça ce dernier. Vous pouvez les voir maintenant, si vous le souhaitez vraiment, avant qu'on... les nettoie.

C'était presque une question. Il essayait de leur épargner la douleur, mais ne savait trop comment s'y prendre, pour ne pas paraître indiscret.

– Il y a un certain papier, expliqua Matthew. C'est important.

– Oh ! Oui, m'sieu, dit l'agent, le visage lugubre. Dans c'cas, si vous voulez bien m'accompagner ?

Il lança un regard en direction de Joseph.

Celui-ci acquiesça et les suivit. Il désirait savoir ce que pouvait bien impliquer ce document détestable. Sa première intuition le poussait à penser que cela avait peut-être un rapport avec la récente mutinerie des officiers de l'armée britannique

dans le Curragh<sup>2</sup>. L'Irlande connaissait toujours des troubles, mais, cette fois, ça semblait pire encore qu'à l'accoutumée. Plusieurs politiciens avaient alerté l'opinion, en affirmant que cela risquait d'amener le pays à l'une des crises les plus graves qu'il ait connues depuis plus de deux cents ans. Joseph connaissait la plupart des faits, tels que les journaux les avaient décrits, mais, pour l'heure, ses pensées étaient trop disparates pour qu'il pût en tirer la moindre logique.

Le sergent les conduisit dans une autre petite pièce, où il ouvrit l'un des nombreux placards, puis un tiroir. Il en sortit avec soin une serviette en cuir détériorée, aux initiales JRR estampillées juste sous le fermoir, puis un joli sac à main de cuir brun sombre, maculé de sang. Personne n'avait encore tenté de le nettoyer.

Joseph se sentit gagné par la nausée. Peu importait désormais, il ne pouvait néanmoins oublier que ce sang était celui de sa mère. Elle était morte et ne souffrait plus, pourtant cela comptait à ses yeux. En sa qualité de ministre de l'Église, il devait savoir placer l'esprit au-dessus du corps. La chair était éphémère, un simple réceptacle de l'âme ; on y accordait toutefois une valeur absurde. Elle était puissante, fragile et d'une réalité intense. De manière inextricable, elle représentait toujours la personne que vous aimiez.

Matthew avait ouvert la serviette et examinait les papiers qu'elle contenait, qu'il manipulait avec délicatesse. Il y avait un document en rapport avec une assurance, deux lettres, un relevé de compte.

Il fronça les sourcils et renversa la serviette. Un autre papier s'en échappa, mais ce n'était qu'un reçu pour une paire de chaussures : douze shillings et six pence. Il palpa la poche intérieure, puis les latérales : elles étaient vides. Les mains tremblantes, il regarda Joseph, reposa le porte-documents, puis s'empara du sac à main. Il prit grand soin de ne pas effleurer le sang. D'abord, il se borna à jeter un œil à l'intérieur, comme si on pouvait y apercevoir facilement un document. Puis, comme il ne trouvait rien, il se mit à examiner le contenu avec minutie.

Joseph entrevit deux mouchoirs, un peigne... Il songea aux doux cheveux de sa mère, à leurs boucles naturelles, délicates, et à la manière dont ils reposaient sur sa nuque, lorsqu'elle les relevait en chignon. Il dut fermer les yeux pour refouler ses larmes.

Lorsqu'il se ressaisit et posa de nouveau son regard sur le sac à main, Matthew contemplait l'objet d'un air confus.

– Peut-être était-ce dans ses poches à lui ? suggéra Joseph d'une voix rauque, en brisant le silence.

Matthew lui lança un regard, puis se tourna vers le sergent.

Ce dernier hésita.

Joseph regarda alentour. La pièce était nue, hormis les placards ; c'était plus une sorte de réserve qu'un bureau. Une simple fenêtre donnait sur une cour destinée aux livraisons et sur des toits, un peu plus loin.

De mauvaise grâce, le policier ouvrit un autre tiroir et sortit une pile de vêtements déposés sur un morceau de toile cirée. Ils étaient trempés d'un sang sombre, déjà en train de sécher. Il fit de son mieux pour le cacher, en tendant à Matthew le veston uniquement.

Son visage plus blême encore, Matthew saisit le vêtement et, de ses doigts gourds, fouilla les poches l'une après l'autre. Il trouva un mouchoir, un canif, deux

---

<sup>2</sup> Plaine marécageuse de tourbières du comté de Kildare. (N.d.T.)

cure-pipes, un bouton dépareillé et un peu de monnaie. Aucun papier. Il leva les yeux vers Joseph, sourcils froncés.

– Peut-être est-il dans la voiture ? suggéra son frère.

– C'est fort possible.

Matthew resta un instant immobile. Joseph savait ce qu'il pensait : malheureusement, il allait devoir inspecter le reste des vêtements... juste au cas où. Il fut consterné de voir combien il refusait farouchement ce contact avec l'odeur intime, familière. La mort n'était pas encore réelle, la douleur qu'elle provoquait était à peine naissante, mais il connaissait son cheminement ; c'était comme s'il revivait la perte d'Eleanor. Ils devaient poursuivre l'examen sans quoi il leur faudrait revenir plus tard, si le document ne se trouvait pas dans le véhicule.

Mais il était forcément dans la voiture, il le fallait. Dans la boîte à gants ou l'une des poches latérales. C'était curieux qu'il ne l'ait pas glissé dans sa serviette, parmi les autres papiers ! N'est-ce pas ce que n'importe qui aurait fait d'instinct ?

Le sergent attendait.

Matthew battit des paupières.

– Pouvons-nous voir le reste, je vous prie ? demanda-t-il.

Les deux frères inspectèrent les affaires, tout en essayant de détacher leur esprit des gestes que leurs mains accomplissaient. Il n'y avait aucun papier, sauf un petit reçu dans la poche du pantalon de leur père.

Ils replièrent les vêtements et les reposèrent en pile sur la toile cirée. Il y eut un moment embarrassant. Joseph ne savait trop qu'en faire. Il ne désirait certes pas les conserver. Pas plus que les confier à des étrangers, comme des objets sans importance.

– Pouvons-nous les emporter ? s'enquit-il d'une voix heurtée.

Matthew leva soudain la main. Puis la surprise s'évanouit sur son visage, comme s'il comprenait.

– Oui, bien sûr, répondit l'agent. J vais juste vous les emballer.

– Nous pourrions voir l'automobile, s'il vous plaît ? demanda Matthew.

Ils durent attendre une autre demi-heure : la voiture était encore sur la route d'Hauxton. Après deux tasses de thé, on les emmena au garage, où se trouvait la Lanchester jaune qu'ils connaissaient bien, déchiquetée et broyée. Le moteur était dévié et à moitié enfoncé dans le siège passager. Les quatre pneus avaient éclaté. Personne n'aurait pu s'en sortir vivant.

Matthew ne bougea pas, tentant de garder son équilibre.

Joseph tendit la main vers lui, content de pouvoir s'en rapprocher.

Matthew se redressa et rejoignit l'autre côté du véhicule, où la portière du chauffeur était ouverte, ballante. Il ôta sa veste et retroussa les manches de sa chemise.

Joseph gagna l'encadrement sans vitre de la portière du passager, tout en évitant de regarder le sang sur le siège, puis il ouvrit la boîte à gants d'un geste sec.

Rien à l'intérieur, hormis une petite boîte en fer-blanc de sucres d'orge et une paire de gants de rechange pour la conduite. Il lança un regard à Matthew, et vit ses yeux écarquillés et confus. Aucun document dans la porte latérale. Joseph prit l'atlas routier et le feuilleta, vide lui aussi.

Ils inspectèrent le reste de la voiture du mieux qu'ils purent, en se forçant à ignorer le sang, le cuir déchiré, le métal froissé et les éclats de verre : rien là non plus. Joseph finit par s'extraire du véhicule, les épaules et les coudes meurtris par les parties saillantes de ce qui avait été des sièges et de la carcasse déformée des

portières. Il s'était également écorché les phalanges et cassé un ongle en tentant de soulever un morceau de métal.

Il s'adressa à Matthew.

– Il n'y a rien, dit-il.

– Non...

Son frère plissa le front. Il avait la manche droite déchirée et le visage taché de sang.

Quelques années plus tôt, Joseph lui aurait sûrement demandé s'il pouvait le certifier, mais Matthew était désormais au-delà d'une telle condescendance fraternelle. Il avait beau être son cadet, cela n'avait plus d'importance.

– Où cela pourrait-il bien se trouver ? préféra-t-il demander.

Matthew hésita. Il respirait lentement.

– Je l'ignore, admit-il.

Il paraissait abattu, le visage assombri par la fatigue. Ce document méritait qu'il s'y raccroche, comme quelque chose sur quoi il pourrait exercer un certain contrôle.

Joseph comprenait l'importance que cela revêtait pour son frère. John Reavley avait souhaité voir l'un de ses fils embrasser la carrière médicale. Il avait cru éperdument qu'il s'agissait de la plus noble des vocations. Joseph avait entamé sa médecine pour faire plaisir à son père, puis s'était trouvé submergé par son incapacité à influencer sur la quasi-totalité des souffrances dont il était le témoin. Il connaissait ses limites et avait vu clairement ce qui constituait sa force et sa véritable mission. Il avait répondu à l'appel de l'Église et mis à profit son don des langues en étudiant le grec et l'hébreu. À l'instar des corps, les âmes avaient besoin d'être soignées. John Reavley s'en était satisfait et avait reporté son rêve sur son second fils.

Mais Matthew avait refusé tout net et orienté ses compétences vers les services secrets. John Reavley avait été amèrement déçu. Il détestait l'espionnage et tout ce qui s'y rapportait. Qu'il ait fait appel au diagnostic professionnel de Matthew au sujet de ce document prouvait à quel point il le jugeait important.

Matthew aurait pu ainsi lui faire profiter de son expérience, mais il n'en aurait plus jamais l'occasion. C'était en partie ce qui causait la peine gravée sur son visage.

Joseph baissa les yeux. Montrer qu'il comprenait était peut-être indiscret en cet instant pénible.

– As-tu la moindre idée de ce que c'est ? s'enquit-il, avec une urgence dans la voix, comme si cela pouvait être capital.

– Il a dit qu'il s'agissait d'un complot, répondit Matthew en se redressant. Et que c'était la trahison la plus abjecte qu'il ait jamais vue.

– Une trahison envers qui ?

– Je ne sais pas. Il a dit que tout était dans le document.

– En a-t-il parlé à quelqu'un d'autre ?

– Non. Il n'a pas osé. Il n'avait aucune idée des gens impliqués, mais cela remontait jusqu'à la famille royale.

Matthew parut stupéfait d'entendre l'énormité de ses propres paroles. Il dévisagea Joseph, en quête d'une réaction, d'une réponse.

Ce dernier attendit un peu trop longtemps.

– Tu n'en crois rien !

La voix de Matthew était rude ; lui-même ne savait trop s'il s'agissait ou non d'une accusation. Lisant dans les yeux de son frère, Joseph constata que la propre certitude de Matthew vacillait.

Joseph cherchait à sauver un détail dans ce brouillard.

– A-t-il dit qu'il apportait le document ou qu'il allait seulement t'en parler ? A-t-il pu l'avoir laissé à la maison ? Dans le coffre-fort, peut-être ?

– Il était nécessaire que je le voie, affirma Matthew, en rabaisant les manches de sa chemise avant de reboutonner les poignets.

– Pour faire quoi ? poursuivit Joseph. N'aurait-il pas mieux valu pour lui qu'il te dise de quoi il retournait – il était parfaitement capable de le mémoriser –, et décide ensuite comment agir, tout en gardant le document à l'abri ?

L'idée ne manquait pas de logique. Matthew se détendit.

– Je suppose. Nous ferions mieux d'aller à la maison, de toute façon. Nous devrions être auprès de Judith. Elle est seule. J'ignore même si elle a averti Hannah. Quelqu'un devra lui envoyer un télégramme. Elle viendra, bien sûr. Et nous devons connaître l'horaire de son train, pour aller la chercher.

– Oui, en effet, concéda Joseph. Il y aura toutes sortes de préparatifs.

Il ne souhaitait pas y songer pour l'instant ; cela relevait de l'intime, de l'irrévocable – accepter que le décès était réel et qu'on ne pourrait jamais faire revivre le passé. C'était fermer une porte à clé.

Ils quittèrent Great Shelford en empruntant des chemins tranquilles. Le village de Selborne St. Giles semblait toujours le même dans la douce lumière dorée du soir. Ils passèrent devant le moulin en pierre, aux murs baignés par l'eau de la rivière. Le bief était aussi lisse qu'une toile cirée et réfléchissait le suave bleu laqué du ciel. Une voûte de chèvrefeuille surplombait le porche menant au cimetière et l'horloge du clocher indiquait six heures et demie passées. Dans moins de deux heures se tiendrait l'office du soir.

Il y avait une demi-douzaine de personnes dans la rue principale, bien que les boutiques soient fermées depuis longtemps. Ils croisèrent le médecin, avec son poney et son cabriolet, qui avançait à vive allure. Il leur fit un signe chaleureux. Il ne pouvait pas être déjà au courant.

Joseph se crispa un peu. C'était l'une des tâches qui les attendaient : informer les gens.

Matthew vira à gauche, sur la petite route de la maison. Les grilles de l'allée étaient closes et Joseph sortit les ouvrir. Quelqu'un avait déjà tiré les rideaux au rez-de-chaussée, sans doute Mme Appleton, la gouvernante. Judith n'avait pas dû y songer.

Matthew descendit de l'automobile tandis que son frère parvenait à sa hauteur, et la porte s'ouvrit. Judith se tenait sur le perron. Elle avait le teint clair de Matthew, mais de lourds cheveux ondulés dans une chaude nuance châtain. Elle était grande pour une femme et, même s'il était son frère, Joseph voyait en elle une forme singulière de beauté sauvage et vulnérable. Sa force intérieure devait encore s'affiner, mais on la devinait dans son allure et dans son paisible regard bleu-gris.

À présent, elle avait perdu toutes ses couleurs et ses paupières étaient gonflées. Elle regarda Matthew et tenta de sourire, puis descendit les quelques marches pour gagner le gravier. Joseph l'entoura de ses bras et sentit soudain son corps trembler, parcouru de sanglots.

Il ne chercha pas à l'arrêter, ni à trouver des paroles de réconfort. Il n'y avait aucune logique, aucune réponse à la douleur. Il resserra les bras autour d'elle et l'étreignit aussi fort qu'elle s'agrippait à lui. Elle ne ressemblait pas vraiment à Alys, mais la douceur de ses cheveux, la façon dont ils bouclaient serrèrent la gorge de Joseph qui réprima ses larmes.

Matthew passa devant eux. Ses pas s'évanouirent sur le plancher en bois du vestibule ; il murmura quelque chose à Mme Appleton, qui lui répondit.

Judith renifla fort et s'écarta un peu. Elle palpa la poche de Joseph en quête de son mouchoir. Elle se moucha, s'essuya les yeux et le roula en boule pour le garder à la main. Elle entra à son tour dans la demeure, précédant son frère.

– Je ne sais pas quoi faire de moi. C'est stupide, non ? dit-elle d'une voix entrecoupée. Je ne cesse d'aller d'une pièce à l'autre... comme si cela pouvait y changer quoi que ce soit !

Joseph gravit l'escalier derrière elle.

– J'ai envoyé un télégramme à Hannah mais c'est tout, poursuivit-elle. Je ne me souviens même pas de ce que j'ai dit.

Une fois dans la maison, elle se retourna et lui fit face, ignorant Henry, le retriever au poil crème qui quitta le salon au son de la voix de Joseph.

– Comment annonce-t-on aux gens une chose pareille ? Je n'arrive pas à croire que c'est vrai !

– Pas encore, admit-il en se penchant pour caresser le chien qui se frottait à sa main.

Joseph se tenait dans l'entrée familière, ornée de son escalier de chêne, la lumière de la fenêtre du palier se reflétant sur les aquarelles du mur.

– Ça viendra. Demain matin, ça va commencer.

Avec une clarté qui lui donna presque la nausée, il se rappela la première fois qu'il s'était réveillé après la mort d'Eleanor. L'espace d'un instant, tout demeurerait tel que par le passé, l'année entière de leur mariage. Puis la vérité l'avait englouti comme une vague glacée et quelque chose en lui s'était figé à jamais.

Une compassion fugace se lut sur le visage de Judith, il sut qu'elle se rappelait aussi. Il s'efforça de chasser ce souvenir. Elle était la petite dernière de la famille et avait vingt-trois ans. Il devait la protéger, ne pas songer à lui.

– Ne t'inquiète pas, dit-il avec gentillesse. Je me chargerai d'avertir les gens.

Il savait que c'était dur, comme si l'on remettait chaque fois la mort en scène.

– Il y aura d'autres choses à faire. Simplement tenir la maison, pour commencer. Des choses pratiques.

– Oh, oui, répondit-elle en recouvrant toute son attention. Mme Appleton s'occupera de la cuisine et du linge, mais je dirai à Lettie de préparer la chambre d'Hannah. Elle sera là demain. Mais il y a les courses. Je n'ai jamais fait ça. Maman s'en est toujours occupée.

Judith était fort différente de sa mère ou d'Hannah, toutes deux aimaient leur cuisine et les odeurs des plats, du linge de table propre, de l'encaustique, du savon au citron. Pour elles, tenir une maison était un art. Aux yeux de Judith, c'était comme se détourner de la vraie vie, même si, en toute honnêteté, elle ne savait pas encore à quoi ressemblerait la sienne. Joseph devinait néanmoins qu'elle ne serait pas celle d'une femme au foyer. Pour la plus grande exaspération de sa mère, Judith avait décliné au moins deux demandes en mariage tout à fait convenables.

L'heure n'était certes pas à de telles pensées.

– Demande conseil à Mme Appleton, lui suggéra Joseph.

Il contrôla sa voix non sans effort.

– Nous allons consulter les agendas et annuler les rendez-vous.

– Mère devait juger le concours floral, dit-elle en souriant et en se mordant la lèvre, les larmes aux yeux. Nous devons trouver quelqu'un d'autre. Je ne pourrais pas m'en occuper, même si on me le demandait.

– Et les factures, ajouta-t-il. J'irai voir la banque et le notaire.

Elle se tenait toute droite au milieu de la pièce, les épaules rigides. Elle portait une blouse pâle et une jupe étroite dans les verts tendres. Elle n'avait pas encore songé à mettre du noir.

– Quelqu'un doit trier... les vêtements et les affaires. Je... dit-elle dans un sanglot, je ne suis pas encore retournée dans la chambre. Je n'y arrive pas !

Il secoua la tête, en disant :

– C'est encore trop tôt. Peu importe, nous avons bien le temps.

Elle se détendit un peu, comme si elle avait craint qu'il ne l'y contraigne.

– Du thé ?

– Oui, s'il te plaît.

Matthew se trouvait à l'office avec Mme Appleton, une femme au visage carré et doux, la mâchoire opiniâtre. Elle se tenait debout à la table, dos à la cuisinière, sur laquelle une bouilloire commençait à siffler. Elle arborait son habituelle robe bleue toute simple, et le coin droit de son tablier en coton était fripé, comme si elle l'avait utilisé machinalement pour sécher ses larmes. Elle renifla avec vigueur en regardant d'abord Judith puis Joseph, sans se soucier pour une fois d'interdire au chien d'entrer. Tout en s'éclaircissant la voix, elle se tourna vers le cadet :

– J'vais m'en occuper, m'sieu Matthew. Vous f'rez rien qu'à vous brûler, sinon. Vous avez jamais su vous débrouiller en cuisine. Contentez-vous d'emporter mes tartes à la confiture, comme si y avait personne dans la maison pour les manger. Tenez !

Elle lui arracha la bouilloire des mains et prépara le thé avec force bruits de couverts qui s'entrechoquaient.

Lettie, la femme de ménage, entra en silence, visage pâle et marqué par les larmes. Judith la pria de préparer la chambre d'Hannah, et la bonne obtempéra en quittant la pièce, soulagée d'avoir quelque chose à faire.

Reginald, l'unique homme de la domesticité vivant à demeure, fit son apparition et demanda à Joseph s'ils prendraient du vin pour le dîner et s'il devait sortir des tenues noires pour Matthew et lui.

Joseph déclina l'offre de vin, mais accepta qu'on lui prépare les vêtements de deuil. Le mari de Mme Appleton se trouvait à l'extérieur et passait son chagrin en bêchant son jardin tant aimé.

Dans la cuisine, ils s'assirent en silence autour de la table nettoyée et sirotèrent le thé chaud, chacun plongé dans ses pensées. La pièce était aussi familière que la vie elle-même. Les quatre enfants étaient tous nés dans cette demeure, où ils avaient appris à marcher et à parler, et dont ils avaient franchi le portail pour aller à l'école. Matthew et Joseph avaient quitté la maison pour se rendre à l'université, Hannah pour se marier à l'église du village. Joseph se rappelait les interminables séances d'essayage de la robe dans la chambre d'amis, avec sa sœur qui tentait de rester debout sans trop bouger, tandis qu'Alys s'affairait autour d'elle, épingles à la main et entre les lèvres, un pli ici, une pince là, bien décidée à ce que la toilette soit parfaite. Et ç'avait été le cas.

Alys ne reviendrait plus désormais. Joseph se souvenait de son parfum, toujours du muguet. La chambre en resterait imprégnée.

Hannah serait anéantie. Elle était si proche de sa mère, lui ressemblait à maints égards ; elle se sentirait à jamais privée de son modèle. Elle n'aurait plus personne avec qui partager les petites victoires et les menus échecs de la vie domestique, les enfants qui grandissent, leurs progrès à l'école. Personne n'allait calmer ses angoisses, lui enseigner les simples remèdes pour une poussée de fièvre ou un mal de gorge, ou encore lui montrer la meilleure façon de raccommoder, adapter, se tirer d'affaire. C'était une complicité disparue pour toujours.

Pour Judith, ce serait différent : le sentiment d'une relation inaccomplie, comme une blessure béante, désormais impossible à panser.

Matthew posa sa tasse et regarda Joseph, attablé en face de lui.

– Je crois que nous devrions aller trier des papiers et des factures.

Il se leva et racla le sol avec sa chaise.

Judith ne parut pas remarquer les tremblements dans la voix de son frère, ni le fait qu'il tentait de l'exclure.

Joseph savait ce que Matthew voulait dire : il était temps de chercher le document. S'il existait, alors il se trouverait ici, dans la maison, même si l'on avait peine à comprendre pourquoi John ne l'avait pas emporté avec lui.

– Oui, bien sûr, répondit Joseph en se levant aussi.

Ils feraient mieux d'occuper Judith à quelque tâche. Elle n'avait pas besoin d'être mise au courant pour l'instant, sinon jamais. Il se tourna vers elle.

– Tu veux bien consulter les comptes de la maison avec Mme Appleton et regarder ce qu'il y a à faire ? Il faut peut-être annuler certaines commandes, décliner des invitations.

Elle hocha la tête, peu assurée d'avoir la force de parler.

– Vous allez rester ? s'enquit Mme Appleton en reniflant à nouveau. Que voulez-vous pour dîner, m'sieu Joseph ?

– Rien de particulier, répondit-il. Ce que vous avez.

– J'ai un saumon froid et du pudding aux fruits d'été, dit-elle, comme pour justifier le choix d'Alys.

Si c'était assez bon pour le maître et la maîtresse, ça le serait certes autant pour le nouveau chef de famille, et la terre n'allait pas s'arrêter de tourner.

– Et il y a du bon fromage d'Ely, ajouta-t-elle.

– Ce sera parfait, merci.

Il suivit alors Matthew qui se tenait déjà à la porte.

Ils traversèrent le couloir, puis le hall d'entrée, pour gagner le bureau de John Reavley qui donnait sur le jardin. La lumière brillait encore à l'horizon et dorait la cime des arbres du verger. Les feuilles miroitaient dans le vent qui se levait, tandis qu'un vol d'étourneaux formait une masse noire sur le ciel ambré et décrivait d'amples volutes dans le soleil couchant.

Joseph parcourut du regard la pièce familière, qui n'était pas sans évoquer une version ancienne de celle qu'il occupait à Cambridge. Elle contenait un simple bureau en chêne, des étagères de livres tapissant presque deux murs. Les ouvrages dataient de l'époque universitaire de John. Certains étaient en allemand. La plupart reliés en cuir, quelques-uns en toile, ou même en papier, lus et relus. Il y avait tout un lot de dessins récemment acquis sur la table, près de la fenêtre.

Au-dessus de la cheminée trônait une marine de Bonnington<sup>3</sup>, dont la couleur hésitait entre le bleu et le vert, mais un gris lumineux mêlait les deux nuances au cœur même du tableau. Il suffisait de le contempler pour prendre une bouffée d'air frais et presque sentir le picotement du sel dans la brise. John Reavley aimait tout dans cet endroit. Chaque objet témoignait d'un moment de bonheur ou de beauté qu'il avait connu, mais le Bonnington était particulier.

Joseph s'en détourna.

– Je vais commencer par ici, dit-il en s'emparant du premier livre sur l'étagère la plus proche de la fenêtre.

Matthew s'attela au bureau.

Ils cherchèrent pendant une demi-heure avant le dîner et toute la soirée qui suivit. Judith alla se coucher et, à minuit, les deux frères étaient encore en train de fouiller parmi les papiers, examinant les ouvrages pour la deuxième ou la troisième fois, allant jusqu'à déplacer les meubles. Ils finirent par s'avouer vaincus et s'obligèrent à pénétrer dans la chambre du maître de maison pour explorer les tiroirs remplis de vêtements, les tablettes contenant les affaires de toilette et les bijoux personnels, les poches des tenues suspendues dans les armoires. Aucun document.

À une heure et demie du matin, la tête lourde et les yeux en feu, comme brûlés par des grains de poussière, Joseph acheva son inspection. Il se redressa, puis remua doucement les épaules pour soulager la douleur.

– Il n'est pas ici, dit-il d'une voix lasse.

Matthew ne répondit pas tout de suite. Son regard ne quittait pas le tiroir qu'il avait inspecté de fond en comble à trois reprises.

– Père a été très clair, répéta-t-il, obstiné. Il a dit que la portée, l'audace de ce document étaient d'une ampleur qui dépassait l'imagination. C'était terrible.

Il releva la tête, les yeux cernés de rouge, en colère, comme si Joseph le défiait.

– Il ne pouvait faire confiance à quelqu'un d'autre, en raison des personnes impliquées.

L'esprit de Joseph était trop épuisé et trop affligé pour se révéler inventif, même pour épargner les sentiments de Matthew.

– Alors où est-ce ? demanda-t-il. L'aurait-il confié à la banque ? Ou au notaire ?

Le visage de Matthew exprimait la dénégation, mais il s'accrocha à cette éventualité l'espace de quelques secondes, car il ne pouvait songer à autre chose.

– Nous devons leur parler demain, de toute façon.

Joseph s'installa sur la chaise près du bureau. Matthew était assis sur le tapis, à côté des tiroirs.

– Il ne l'aurait pas donné à Pettigrew, dit Matthew en repoussant les mèches qui lui barraient le front. Ce sont des juristes spécialisés uniquement dans les affaires de famille... testaments et patrimoine.

– Donc un endroit sûr pour cacher quelque chose de précieux et de dangereux, soutint Joseph.

Matthew lui lança un regard furieux.

– Serais-tu en train de prendre la défense de père ? D'insinuer qu'il n'était pas en train de se faire des idées à propos de quelque chose de parfaitement inoffensif ?

---

<sup>3</sup> Richard Parkes Bonnington (1802-1828), aquarelliste, peintre et lithographe, appartenant à l'école romantique anglaise. (*N.d.T.*)

Joseph fut affecté par l'accusation. C'était exactement ce qu'il faisait... défendre, nier... et la perte le rendait confus et étourdi.

– Est-ce nécessaire ?

– Cesse d'être aussi raisonnable, bon sang ! répliqua Matthew d'une voix brisée, l'émotion à vif. Bien sûr. Ce n'était pas dans la voiture ! Ça n'est pas dans la maison.

Il agita violemment la main en désignant la porte et l'étage au-dessus.

– Est-ce que ça ne te semble pas assez bizarre, assez invraisemblable ? Un morceau de papier apportant la preuve d'un complot destiné à éliminer tout ce que nous aimons et ce en quoi nous croyons... qui implique jusqu'à la famille royale, mais dès que nous le cherchons, il se volatilise !

Joseph ne dit rien. Une vague idée lui vint, mais il était trop épuisé pour la saisir.

– Qu'y a-t-il ? reprit son frère d'un ton abrupt. À quoi penses-tu ?

– Est-ce que cela pourrait être en évidence ? dit Joseph en fronçant les sourcils. Quelque chose qui nous crève les yeux, mais sans que nous le reconnaissons, je veux dire ?

Matthew balaya la pièce du regard.

– Comme quoi ? Pour l'amour du ciel, Joe ! Une conspiration de cette ampleur ! Le document ne va pas être accroché au mur avec les tableaux !

Il remit les papiers dans le tiroir, se leva et le replaça dans le bureau.

– Et avant que tu t'en inquiètes, j'ai inspecté les fonds de tous les tiroirs.

– Ma foi, il y a deux possibilités, dit Joseph, poussé à l'ultime conclusion. Soit ce document existe, soit il n'existe pas.

– Tu es un génie des lapalissades ! contra Matthew, amer. J'y avais déjà pensé.

– Et tu en as déduit qu'il existait ? En t'appuyant sur quoi ?

– Non ! rétorqua son frère. J'ai juste passé la soirée à mettre la maison sens dessus dessous, parce que je n'avais rien de mieux à faire !

– Tu n'as en effet rien de mieux à faire. Nous devons trier les papiers, de toute manière.

Il désigna la pile mise de côté.

– Et plus vite nous le ferons, moins ce sera pénible. Nous pouvons réfléchir à ce complot tout en les regardant, cela nous rendra la tâche plus facile.

– Entendu ! trancha Matthew. Je suis désolé.

De nouveau, il repoussa les épaisses mèches blondes de son front.

– Mais, en toute franchise, il avait l'air tellement sûr de ce qu'il avançait ! Sa voix était chargée d'émotion, sans un soupçon de son habituelle ironie.

Il fit une petite grimace, puis reprit la parole, d'une voix cassée :

– Je sais ce que cela a dû lui coûter de m'appeler pour une raison pareille. Il détestait les services secrets. Il n'aurait rien dit s'il n'avait pas été certain de son fait.

– Alors il l'a caché dans un endroit auquel nous n'avons pas encore pensé, en déduisit Joseph, qui se leva à son tour. Va te coucher, maintenant. Il est presque deux heures et nous avons beaucoup de choses à faire.

– Hannah a envoyé un télégramme. Elle arrive par le train de deux heures quinze. Tu veux bien aller la chercher ? s'enquit Matthew en massant ses tempes endolories. Ça va être dur pour elle.

– Oui, je sais. J'irai à la gare. Albert me conduira. Puis-je emprunter ta voiture ?

- Bien sûr.
- Matthew secoua la tête, perplexe.
- Je me demande pourquoi il n'a pas conduit père, hier.
- Ou pourquoi mère l'a accompagné, renchérit Joseph. Tout cela est si étrange ! J'interrogerai Albert en chemin.

Le lendemain les tint occupés à de menues besognes accablantes. Il fallait prendre les dispositions pour les obsèques et Joseph rendit visite à Hallam Kerr, le pasteur. Assis dans le salon quelque peu austère du presbytère, il l'observait bataillant pour trouver d'improbables paroles de réconfort spirituel, mais c'était vain. Au lieu de cela, ils discutèrent des détails pratiques de la cérémonie : le jour, l'horaire, les hommages, les cantiques. C'était un rituel immuable qu'on observait dans la vieille église pour chaque décès dans le village. Son apparence familière tranquillisait, apportait l'assurance que si l'un d'entre eux parvenait au terme de son voyage, la vie elle-même poursuivait son cours. Il y avait là comme une certitude emplie de sérénité.

Juste avant le déjeuner, M. Pettigrew vint du cabinet notarial leur présenter ses condoléances et leur assura que tout était en ordre sur le plan juridique... et qu'on ne lui avait remis aucun document à garder en lieu sûr, ces derniers temps. Rien cette année-là, en tout cas. Deux ou trois titres en août 1913 constituaient les derniers dépôts. Il ne fit pas encore allusion au testament, mais ils savaient qu'il faudrait s'en occuper le moment venu.

Le directeur de la banque, le médecin et d'autres voisins leur rendirent visite ou déposèrent des fleurs et leurs cartes. Judith leur offrait du thé, qu'ils acceptaient parfois, et d'embarrassantes conversations suivaient.

En début d'après-midi, Albert Appleton conduisit Joseph en voiture à la gare de Cambridge, pour accueillir Hannah en provenance de Londres. Joseph avait pris place auprès de lui, à l'avant de la Sunbeam Talbot de Matthew.

Albert gardait un œil attentif sur la route. Il semblait fatigué, la peau parcheminée sous son hâle, et il avait négligé une petite ombre grise sur la joue en se rasant le matin. Il n'était pas homme à exprimer son chagrin, pourtant il était arrivé à St. Giles dès l'âge de dix-huit ans et avait servi John Reavley toute sa vie adulte. C'était pour lui la fin d'une époque.

– Savez-vous pourquoi mon père a pris lui-même le volant hier ? demanda Joseph, comme ils passaient à l'ombre d'une rangée d'ormes.

– Non, m'sieu Joseph, répondit Albert.

Il mettrait un certain temps avant d'appeler Joseph « Monsieur Reavley », s'il le faisait toutefois un jour.

– Sauf qu'y avait une branche du vieux prunier dans le verger qui pendait beaucoup et touchait l'herbe. Il voulait savoir si j'pouvais la sauver. J'y ai mis un tuteur, mais ça marche pas toujours, ma foi. Suffit d'un coup d'vent et elle s'arrache. Ça laisse une entaille dans le tronc et ça fait crever tout le reste. Dès qu'y fera un peu frisquet, le gel l'emportera, de toute manière.

– Je vois. Vous pouvez la sauver ?

– Vaut mieux la retirer.

– Savez-vous pourquoi ma mère est partie avec lui ?

– P'têt' que ça lui plaisait d'l'accompagner, pardi.

Albert gardait les yeux fixés sur la route.

Joseph ne reprit la parole qu'à leur arrivée à la gare. Depuis son enfance où il rêvait au jardin ou au verger, il savait qu'on pouvait partager une sorte de silence de bon aloi en compagnie d'Albert.

Ce dernier gara l'automobile devant le bâtiment et Joseph alla attendre sur le quai. Une demi-douzaine de personnes y patientaient, mais il évita à dessein leur regard, au cas où il aurait croisé quelqu'un de sa connaissance. Il ne souhaitait faire la conversation avec personne.

Le train arriva à l'heure, crachant de la fumée dans un grincement d'essieux. Les portières s'ouvrirent en claquant. Les gens s'interpellèrent ici et là, tout en se débrouillant tant bien que mal avec leurs bagages. Il aperçut Hannah presque aussitôt. Les autres femmes arboraient des toilettes aux couleurs estivales ou de délicats pastels. Hannah quant à elle portait un long tailleur de voyage tout noir. De la poussière maculait le bas de sa jupe fuselée, à hauteur des chevilles, tandis que des plumes sombres ornaient son chapeau par ailleurs assez austère. Elle avait le visage pâle, et ses grands yeux bruns et ses traits doux évoquaient tant Alys que, l'espace d'un instant, Joseph sentit son émotion le submerger et le chagrin l'engloutir. Il resta immobile, pendant que les gens passaient devant lui en se bousculant, incapable de réfléchir ou même de concentrer son regard.

Elle se tenait devant lui, valise en main, les larmes coulant à flots sur ses joues. Elle laissa choir son bagage sur le quai et l'attendit.

Joseph la prit dans ses bras et l'étreignit aussi fort qu'il le put. Il la sentit tressaillir. Il avait déjà tenté de préparer ce qu'il allait lui dire, mais tout lui échappait à présent. Il était ministre du culte, le seul parmi eux censé avoir la foi pour répondre à la mort et surmonter la douleur qui consumait tout de l'intérieur. Mais il avait fait l'expérience récente d'un malheur cruel et aucune parole n'avait pu l'atteindre en profondeur.

Dieu du ciel, il devait trouver quelque chose à dire à Hannah ! À quoi servait-il donc, lui, plus que les autres, s'il en était incapable ?

Il se détacha d'elle enfin et porta sa valise jusqu'à la voiture, où Albert attendait.

Elle s'arrêta, contempla le véhicule inhabituel, comme si elle avait espéré trouver la Lanchester jaune. Puis, le souffle coupé par la peine, elle comprit pourquoi l'automobile n'était pas là.

Albert se remit au volant et démarra. Hannah ne disait rien, il revenait à Joseph de parler avant que le silence ne devienne pesant. Il avait déjà décidé de ne pas mentionner le document. C'était un souci inutile pour sa sœur.

– Judith sera contente de te voir, commença-t-il.

Elle le regarda avec une légère surprise et il sut aussitôt qu'elle était plongée dans ses pensées, absorbée par sa propre douleur. Comme si elle lisait en lui, elle esquissa un sourire, d'un air coupable.

Il tendit la main, paume vers le ciel, et elle s'y agrippa. Pendant quelques minutes, elle ne souffla mot, cherchant à retenir ses larmes.

– Si tu y vois la moindre logique, confia-t-elle enfin, ne me le dis pas maintenant, s'il te plaît. Je ne crois pas que je pourrais le supporter. Je ne veux pas connaître un Dieu capable de faire une chose pareille. Surtout qu'on ne me demande pas de l'aimer ! Pas question !

Plusieurs explications vinrent aux lèvres de Joseph, toutes rationnelles et bibliques, mais aucune ne répondait aux besoins de sa sœur.

– Il est naturel d'avoir mal, préféra-t-il répondre. Je ne pense pas que Dieu s'attende à ce que nous acceptions cela avec calme.

– Bien sûr que si ! répliqua-t-elle, la voix heurtée. « Que Ta volonté soit faite ! »

Elle secoua vivement la tête.

– Enfin, je ne peux pas dire ça. C'est stupide, absurde et horrible. Il n'y a aucune bonté là-dedans.

Elle luttait pour que la colère subjugué le chagrin épouvantable qui la dévorait.

– Quelqu'un d'autre a-t-il été tué ? s'enquit-elle. L'autre voiture ? Elle doit bien exister. Père n'a pas tout bonnement quitté la route, quoi qu'on dise.

– Personne d'autre n'a été blessé et on n'a aucune preuve de la présence d'un autre véhicule.

– Que veux-tu dire par « preuve » ? lança-t-elle, furieuse, les joues s'empourprant. Ne sois pas aussi pédant ! Tellement raisonneur que ça en devient obscène ! Si personne ne l'a vue, il n'y aurait pas de preuve !

Il ne la contredit pas. Elle avait besoin d'éclater contre quelqu'un et il la laissa faire, jusqu'à ce qu'ils aient dépassé les grilles et s'arrêtent devant le perron. Elle prit plusieurs inspirations, entre deux sanglots, puis se moucha et annonça qu'elle était prête. Elle parut vouloir ajouter quelque chose, une parole plus gentille, en le regardant de ses yeux embués de larmes. Enfin elle se ravisa et franchit la portière, soutenue par Albert.

Ils dînèrent en silence. De temps à autre, l'un d'entre eux évoquait de petits détails pratiques à régler, mais personne ne s'en souciait. Le chagrin était le cinquième convive et dominait tout le reste.

Joseph retourna ensuite dans le bureau de son père et s'assura qu'ils avaient bien écrit les faire-part à tous leurs amis. Il nota que Matthew avait rédigé la lettre essentielle destinée à Shanley Corcoran, l'ami le plus proche de son père. Tous deux avaient étudié ensemble à l'université : Gonville et Caius. Il serait particulièrement difficile de l'accueillir à l'église, en raison des souvenirs si lointains liés aux meilleurs moments de la vie, que sa présence remuerait.

Toutefois, partager leur peine pourrait d'une certaine manière les aider aussi. Peut-être seraient-ils ensuite capables de parler de John. Une partie de lui serait ainsi maintenue vivante. Jamais Corcoran n'en éprouverait d'ennui, ni ne laisserait la mémoire s'étioler dans quelque endroit plaisant du passé, d'où toute aspérité aurait disparu.

Vers les neuf heures et demie, l'agent de police du village se présenta. Il avait sensiblement le même âge que Matthew, mais semblait las et tourmenté.

– J'suis désolé, dit-il, en secouant la tête, les lèvres pincées. Y vont terriblement nous manquer à tous. J'n'ai jamais connu des gens meilleurs qu'eux.

– Merci, répondit Joseph avec sincérité.

Tout en retournant certes le couteau dans la plaie, ces paroles mettaient du baume au cœur. Ne rien dire, c'eût été nier leur importance.

– Dimanche, c'était un mauvais jour, de toute façon, poursuivit l'agent qui se tenait debout, mal à son aise, dans le hall d'entrée. Vous avez su c'qui s'est passé à Sarajevo ?

– Non, quoi ?

Joseph n'en avait cure, mais ne voulait pas paraître impoli.

– Une espèce de fou a tiré sur l'archiduc d'Autriche... et sur la duchesse aussi.

Le policier secoua de nouveau la tête.

– Morts tous les deux ! J suppose que vous avez pas eu l temps d lire les journaux.

– Non.

Joseph n'était qu'à moitié conscient de ce qu'il disait. Lire la presse lui était sorti de la tête. Comme si le reste du monde n'existait pas, ne faisait plus partie de leur existence.

– Je suis navré.

L'agent haussa les épaules.

– C'est loin d'ici, m'sieu. On a pas à s'inquiéter, j'imagine.

– Non. Merci d'être venu, Barker.

L'agent baissa les yeux.

– J'suis vraiment désolé, monsieur Reavley. Sans eux, ça s'ra plus jamais comme avant.

– Merci.